

Bulletin local

HERMANN BURGER

Bulletin local – le titre, le plus difficile quand on écrit un livre, je l’ai déjà. Il ne me manque plus que le roman. À mes élèves du cours de rédaction, je donne pourtant le conseil suivant: ne commencez surtout pas par le titre. Le titre tétanise, il rend stérile. Écrira mieux qui écrira le titre en dernier. Étrange qu’on ne puisse pas se conseiller soi-même. Si mon ancien professeur d’allemand me donnait ce titre, je pourrais lui livrer une rédaction sur-le-champ. Mais l’ayant trouvé moi-même, le germaniste en moi se met déjà à interpréter: bulletin d’informations locales, nouvelles ordinaires à propos d’une petite ville qui ressemble à Seldwyla, incidents consignés incidemment, sous forme de brouillons. Anesthésie locale: emprunt à des modèles célèbres, engourdissement provoqué par les péripéties de petite ville, hibernation en province. Par extension, le bulletin de l’endroit où on se trouve, la situation de l’écrivain dans la province de l’esprit. Le *genius loci* renversé, les hasards de la géométrie des lieux, etc.

Le professeur Kleinert, mon directeur de thèse, goûterait certainement à cette fièvre interprétative:

Interprétez donc un roman qui n’existe pas encore, Frischknecht, voilà qui serait vraiment novateur. Inventez le lieu, l’époque et la trame du récit, l’auteur et son curriculum vitae succinct, situez le roman quelque part sur le champ de bataille de l’histoire littéraire récente, de préférence à mi-chemin entre impressionnisme et expressionnisme, donnez-lui six cents pages et un caractère fragmentaire, pour que personne ne cède à la tentation de le lire, et assurez-vous par ce biais une chaire en “Redécouvertes dans le domaine littéraire allemand”. Le professeur Kleinert ne disait pas cela sérieusement. C’était une de ses blagues par lesquelles il entendait ponctuellement démontrer que les études littéraires pouvaient être drôles. Qu’occupé à remplir ma boîte à fiches je puisse le prendre au mot, il ne m’en croyait sans doute pas capable. Mais les professeurs ont si rarement des idées qu’on se doit de les exploiter. Ma lettre, je ne l’ai cependant pas encore postée.

Monsieur le Professeur,

Suite à notre dernier colloque, j’aimerais vous remercier avec une minutie toute philologique pour votre suggestion. Je considère depuis longtemps les études littéraires telle une discipline autonome, une sorte d’aire de jeu Robinson pour aspirants écrivains qui ont échoué dans le vaste champ de la littérature primaire et qui se consolent d’avoir raté le coche à l’aide de notes de bas de pages. Pourquoi l’interprétation devrait-elle s’en tenir aux romans existants étant donné qu’elle connaît mieux leur contenu que l’auteur lui-même? Nous qui jouons avec des perles de verre, si vous me permettez l’expression, nous pouvons être fiers d’avoir conçu un système qui l’emporte de loin sur le boulier enfantin du créateur de cette caste. Pour cette raison, dispensez-moi d’écrire une thèse ayant pour titre «La vision du monde de Günther Grass au prisme de ses adresses successives: étude du nom des rues et des localités», travail tentant certes mais qui au vu de votre nouvelle idée me fait aujourd’hui rougir de honte, et autorisez-moi à accéder au grade de docteur en interprétant un roman imaginaire. Votre dévoué et reconnaissant Günther Frischknecht

À l’état d’ébauche, la réponse du Professeur Kleinert ressemblerait un peu près à cela:

Monsieur Frischknecht,

Me référant à votre courrier, je vous informe que je ne saurais tolérer ce genre de plaisanterie de la part des participants au colloque doctoral. Qu’une telle idée germe dans la tête d’un étudiant affolé à la veille de son examen d’entrée, je pourrais à la rigueur l’excuser, mais de la part d’un candidat à un doctorat en philologie, une telle mentalité est consternante. Par ailleurs, je n’ai aucun souvenir d’avoir tenu de tels propos face à vous, à moins que vous ayez compris une de mes farces de façon délibérément méphistophélique. Refrénez donc votre imagination encline à toutes les dérives et continuez à remplir votre boîte à fiches, les dents

claquant de zèle scientifique, la postérité saura vous en être reconnaissante. Avec mes meilleurs vœux pour votre travail, E. Kleinert.

*

Il était plus que temps de rendre visite au libraire Laubschad. De nouvelles parutions? De nouvelles rumeurs? D’un geste impatient, il remet en place ses cheveux blancs comme neige. Le libraire Laubschad jouit d’une carrure de géant. Son nez crochu se targue d’avoir le flair dont a besoin l’homme d’affaires littéraires. Pourtant Laubschad ne l’emploie pas pour son commerce. Il multiplie les astuces pour se débarrasser de ses clients et garder les livres. Et s’il vend, quand il est contraint de vendre, ce sont les clients qu’il vend aux livres. Parce qu’il ne tolère dans ses rayons aucun livre qui n’ait pas été lu, il les fait lire par son assistant de l’institut de lecture Legissima. Mais les apparences sont-elles trompeuses? Pourquoi donc l’une des parois de livres dissimule-t-elle un pupitre ainsi qu’un lit à armature en laiton? Laubschad dort à l’occasion dans sa librairie. Il feint de travailler jusqu’à dix heures du soir, puis éteint les lumières mais ne quitte pas la boutique par la porte de derrière, comme beaucoup le présumant, mais revêt robe de chambre et bonnet de nuit et, dans l’air chaud de ses livres, se glisse sous les draps. La fraîcheur du lin câline ses jambes de vieux garçon aux longs poils. L’orgie qui débute alors sera difficilement intelligible pour celui qui n’a jamais été bibliophile. Mais à l’oreille au lobe long de celui qui les aime, les livres se mettent la nuit à glousser et à chuchoter comme des jeunes filles, à murmurer et à chanter des berceuses, en un mot: à séduire. Ils exhalent leur parfum envoûtant de chagrin de chèvre, éblouissent par leur tranche dorée, laissent leurs signets effilochés couleur rouge amour pendre lascivement des rayons et réclament pincements, caresses et palpations. Une fois couché, Laubschad n’entend pas opposer une résistance d’ascète. Esclave de ses livres, il a pour seul et unique but le dépucelage de quelques nouveaux arrivages qu’il a choisis avec soin et mis de côté. Particulièrement excité par les couvertures de cuir, il a aussi un faible pour le chaste papier bible. Le voilà donc qui suit la mélodie envoûtante à pas feutrés, pieds nus sur la moquette, tire la jeune fille hors du rayon et l’emporte sans autre façon dans son lit. Cela ne surprend personne que le nécrophile se conforme à sa définition et souille les cadavres au cimetière, que le coprophile ingurgite des excréments et que l’homophile s’offre aux hommes. Aujourd’hui, grâce à la littérature spécialisée et les belles lettres, à l’inlassable volonté d’éduquer de la presse féminine et à l’industrie du cinéma, nous sommes si coutumiers de l’abondante diversité de l’amour que tout être normal nous paraît hautement suspect et, in fine, pervers. La normalité est la plus fade de toutes les perversions. Masochisme et sadisme sont le pain quotidien de nos lectures. Dès lors, quel mal y a-t-il à ce que dans mon roman sinon dépourvu d’érotisme un bibliophile souille ses livres, ceci sans jamais porter préjudice à une société qui en est aujourd’hui friande? (...) Animé d’un sang-froid lubrique, le nez en érection, Laubschad perce un hymen après l’autre, il sépare, souille et, si l’on veut, violente les pages pudiquement collées voire, dans un raffinement tout français, non découpées. Et non pas l’une après l’autre mais toutes ensemble, dans un florilège de positions orgiaques. Les éjaculations précoces se succèdent, les demoiselles crient leur plaisir ou leur supplice, Laubschad s’ébat de tous côtés. (...) L’orgie atteint son apogée à l’aube quand, initiées par Laubschad, les précieuses éditions de luxe s’emboîtent les unes dans les autres, par devant et par derrière, par en haut et par en bas, et quand elles transforment les draps couverts de caractères en lieu de débauche, le lit en laiton en lit de lupanar. Un livre épanche son contenu dans un autre et, puisque les livres ne connaissent pas encore la pilule, il ne fait aucun doute que la relève littéraire sera débordante. Romans jumeaux et trilogies, littérature secondaire et tertiaire, enfants mal-aimés et orphelins, et tous illégitimes, cela va sans dire. (...) Au terme de ces nuits, l’épuisement de Laubschad est infini. La librairie reste fermée jusqu’à neuf heures pour que les vendeuses puissent ranger, faire le lit et aérer. Laubschad se retranche derrière la rumeur qui le veut malade, alors qu’en toute vilénie et vérité, il trie déjà ses nouvelles victimes.

Extrait de *Lokalbericht* d’Hermann Burger (Ed. Voldemeer, 2016), choisi et traduit de l’allemand par Benjamin Pécoud.

biblio

Brenner

Roman, tr. de l’allemand par Gilbert Musy, Fayard, Paris, 1992.

Blankenbourg

Récits, tr. de l’allemand par Gilbert Musy, Fayard, Paris, 1989.

La Mère artificielle

Roman, tr. de l’allemand par Françoise Salvetti et Olga Weissert, Fayard, Paris, 1985.

Diabelli

Récits, tr. de l’allemand par Gilbert Musy, Ed. de l’Aire, Vevey, 1983.



PHOTO ANDREAS PÖHLMANN

bio

L’AUTEUR Hermann Burger est né en 1942 à Menziken, Argovie. Il est docteur en littérature allemande de l’université de Zurich. Dans son œuvre littéraire, récompensée par de nombreux prix, il développe une langue virtuose, à la limite de la manie, qui lui permet d’aborder les thèmes les plus sombres sans jamais se départir d’un humour féroce. Chacun de ses textes est ancré dans un lieu particulier, bien souvent en Argovie, région à laquelle il reste fidèle jusqu’à son suicide en 1989.

Burger écrit *Bulletin local – Lokalbericht* en allemand – en 1970. Ce premier roman a pour narrateur un certain Günther Frischknecht qui, en marge de son travail de doctorat, rédige une série de chroniques sur la vie sociale et culturelle d’une petite ville de Suisse alémanique. A la fin du roman, un critique littéraire lit le manuscrit et conseille à Frischknecht de ne surtout pas le publier. De fait, *Lokalbericht* est resté longtemps inédit, jusqu’à sa parution aux Editions Voldemeer en 2016. Les Archives littéraires suisses ont développé une version digitale du texte allemand disponible sur internet.

LE TRADUCTEUR Né en 1981, Benjamin Pécoud a fait des études de sciences politiques et d’allemand. Sa traduction du roman de Meral Kureyshi, *Des Éléphants dans le jardin*, vient de paraître aux Editions de l’Aire. Il travaille actuellement à la traduction du grand roman de Hermann Burger, *Schilten. Rapport d’établissement scolaire à l’attention de la Conférence des Inspecteurs*. Il est par ailleurs membre du collectif d’auteurs lausannois Caractères mobiles. Il évoque les découvertes auxquelles l’a confronté la traduction de Burger dans un texte à lire sur www.lecourrier.ch/auteursCH

Deux lundis par mois, retrouvez dans *Le Courrier* le texte inédit d’un auteur suisse ou résidant en Suisse. Voir www.lecourrier.ch/auteursCH et www.chlitterature.ch. Cette rubrique a été lancée dans le cadre de la Commission consultative de mise en valeur du livre à Genève. Avec le soutien de la Fondation CÉrtli, de l’Association [chlitterature.ch], de la République et canton de Genève et de Pro Helvetia.